

MICHEL LALET

TOBOGGAN

SUIVI DE

L'HOMME QUI MANGEAIT

DES HISTOIRES

- TOBOGGAN 7
- L'HOMME QUI MANGEAIT
DES HISTOIRES 19

■ IDÉES FIXES ?

Encore un chien bizarre ? Vous avez raison, c'est curieux. J'ai cependant toujours vécu en bonne intelligence avec ces gens-là. À distance, mais dans un respect mutuel que j'aurais mauvaise grâce à nier...

Le chien de Tobbogan est un peu particulier. Mais comme chacun de nous au fond. Ni plus ni moins étrange que la plupart des êtres vivants que l'on croise sur cette planète !

Sur la forme : textes courts en cinq volets. Réponse à une commande. Qu'y a-t-il de meilleur que de recevoir une

commande ? Je vais vous le dire : s'y mettre et la finir !

Et à propos de finir, la dernière phrase de cette histoire semble renvoyer au titre envoûtant d'un livre de Pierre Pelot¹, l'auteur de "L'été en pente douce" (pas l'émission pourrie de France Inter d'il y a une paire d'années, le vrai *Été en pente douce*, le livre - et un peu le film aussi !) ainsi que de deux mille autres histoires aussi bonnes que celle-là. Un homme auquel je dois des heures innombrables de vrai bonheur.

Mais vrai, je ne projetais pas

de faire une dernière phrase, fût-elle celle-ci et ce n'est qu'après coup...

Bref, lisez tout Pelot, on ne vous le répètera jamais assez !

Quant à l'histoire suivante, elle ne doit rien aux chiens... Enfin il me semble.

Mais allez savoir.

1. "Le chien courait sur l'autoroute en criant son nom" - Pierre Pelot - Présence du Futur - 1999 - N°605.

■ TOBOGGAN 1

Je me suis dressé sur mes pattes arrières, propulsé vers l'odeur de saucisse grillée et de pain chaud qui montait de la table. Je risquais de basculer et de dégringoler par terre tellement le mouvement de ma queue était impérieux. Le géant à la voix pointue m'a mis un coup de cuiller en bois sur la tête. Je suis retombé au sol en geignant et elle a pris sa voix caressante,

- Mais mon petit, faut être plus gentil que ça ! Tu attends ton tour...

Je me suis rapproché de ses jambes et elle m'a mis un coup de pied dans le flanc. Je suis allé m'allonger dans l'angle de la pièce, là où se trouve mon tapis, en me promettant de rester patient. Mais très vite, je me suis entendu pousser des petits gémissements, des cris. Je ne tiens plus en place. J'ai faim ! Il est presque impossible de contenir la faim. Je suis à chaque fois surpris de constater que mon esprit s'échappe dès qu'elle se manifeste. C'est la même chose avec certaines odeurs auxquelles il est tout à fait impossible de résister ! Par exemple hier alors que j'étais dans le parc, je réfléchissais aux raisons pour lesquelles les géants n'arrivent jamais à comprendre ce qu'on leur dit nous autres les chiens. Et je pensais aux

moyens que l'on devrait tenter de mettre en œuvre pour y parvenir... quand d'un seul coup une odeur d'urine chaude et épicée s'est précipitée jusqu'à ma truffe et à ruiné en une seule seconde des heures de réflexion ! Je me suis retrouvé le nez au sol, frétilant de l'arrière train à suivre cette odeur. Mon pauvre cerveau s'est totalement déconnecté ! Il faudra que je revienne à cette réflexion. Il faudra que je puisse disposer de tranquillité pour penser à tout cela. Si ça se trouve, je pourrais être celui qui abolirait une fois pour toute la barrière du langage entre les géants et nous ! Parce qu'à les regarder faire, j'ai le sentiment qu'ils ont renoncé à l'idée qu'il n'y a aucun obstacle à ce que l'on puisse échanger et que l'on puisse se comprendre. Est-ce pour cela qu'ils se conduisent bien mal avec nous ? Possible.

La Femme a enfin fini son petit déjeuner et a versé l'infecte nourriture faite d'un mélange de boulettes trop molles et de croquettes trop dures dans ma gamelle. La pauvre achète cette saleté par sacs de vingt kilos et semble tellement contente de me faire plaisir ! Moi qui lorgnais sur les saucisses ! Je vais aller voler de la nourriture au dehors pour améliorer mon ordinaire.

■ TOBOGGAN 2

Il y a quelques jours je me suis réveillé avec des pensées d'Homme. J'avais déjà eu ce sentiment dans le passé. Mais il est toujours repoussé brutalement dans un recoin de mon esprit par la faim ou par une furieuse envie de courir. Plus le temps passe et plus la chose devient claire : avant d'être un cabot je devais être un homme ! Depuis ce matin-là je peux même l'affirmer de manière catégorique : avant d'être un chien, j'étais un homme ! Voilà. C'est dit ! Comment est-ce que je sais qu'il s'agissait de pensées d'Homme ? C'est facile : je me suis vu dressé sur mes pattes arrières, tenant dans mes pattes avant un jeune enfant et je parlais à une Femme avec des mots d'homme. Une femme qui était ma femme. Et l'enfant était ma fille. Je le sais. Je le sens... Enfin, non, justement. Mon odorat ne tenait presque aucune place dans les sensations que je recevais de ce moment incroyable. Ma fille parlait d'une voix haut perchée aux arbres, au vent ou à sa propre imagination. Comme le font les enfants elle ne parlait à personne en particulier, mais le faisait avec le léger zézaïement qui me bouleverse quand j'y repense. Avec ma femme nous étions en train d'échanger nos impressions sur une maison que nous venions de visiter. Trop grande ? Trop éloignée de la ville ? Trop de travaux ? Je me souviens surtout

que, pour finir, nous l'avons achetée. Je sais que j'ai vécu dans cette maison. Ce matin là m'est revenu le souvenir de l'instant qui précéda notre achat et un peu plus tard, j'ai revu nettement la maison, l'enfilade des pièces, la chambre de ma fille, le grand lit où nous... Nom de dieu ! J'en ai les larmes aux yeux si je pense à ces instants là... Quelques minutes plus tard, après cette lucidité formidable, je me suis surpris à japper comme un chiot malheureux. Résultat, la Femme m'a décoché un bon coup de balais dans les côtes et j'en ai été quitte pour filer dans le jardin sans le bénéfice de ses horribles croquettes ! Je suis allé jusqu'à la brèche du grillage que j'ai aménagée derrière la haie touffue des troènes par laquelle je peux entrer et sortir à l'insu de La Femme. J'ai filé dans la rue, jusqu'au magasin d'alimentation où ils jettent de tout. Il y avait déjà deux petits qui ballottaient de la queue devant les containers. J'ai fait mon avantageux en grondant. Comme je pèse plus de deux fois leur poids, je n'ai même pas eu besoin de montrer les crocs : ils se sont éloignés sagement le temps que je puisse fouiller dans la poubelle et que j'en extirpe un pack de cuisses de poulets ayant passées la date de péremption.

Je me régale, allongé sur l'herbe fraîche, bien dissimulé aux regards par une haie d'aubépines. Je vais jouir de ce festin pendant quelques minutes encore et tâcher de retrouver le fil de mes pensées.

■ TOBOGGAN 3

Pitié ! Pitié pour moi ! Qui m'a enfermé dans ce corps de chien ? Je m'use la voix pour tenter de me faire comprendre. J'ai reçu je ne sais combien de pierres et de coups de bâtons. Au mieux, je me fais chasser et insulter ! De ma gorge déchirée ne sortent que de pauvres aboiements. Je l'entends bien. C'est affreux de produire des bruits qui ne font sens pour personne ! Je suis conscient que personne ne prête attention à ce cabot qui semble hurler sans raison. Personne ne comprend ce que je dis ! Personne ne semble même se rendre compte que derrière ces aboiements pitoyables il y a une intention, une volonté. J'accompagne mes cris de gestes et de postures, pour que quelqu'un au moins se rende compte que je ne fais pas que « gueuler », comme ils disent... Mais ils me croient atteint de la danse de saint Guy ! Pitié ! Comment est-ce possible ? J'ai imaginé une machine avec un clavier où je pourrais former des mots, en pressant les touches avec mes pattes ou avec ma truffe. C'est bien beau, mais qui va fabriquer cette machine si je suis incapable de faire ce travail moi même ? Comment m'expliquer ? Comment me faire comprendre ?

Bjahn, comment te rejoindre ? Ma femme se nommait Bjahn. Et ma fille Clara... Elle sont en danger. Le type que j'ai entrevu dans mes rêves va leur

faire du mal. À toutes les deux ! Il faut absolument que je les retrouve pour empêcher ça. Et en même temps, je suis pris d'une angoisse qui me broie le ventre : si c'était déjà fait ? Si l'avertissement que je reçois n'étais qu'une simple réminiscence d'un événement ayant déjà eu lieu ? Je revois très bien notre maison, la route qui serpente jusqu'en haut de la colline, la couleur des murs de notre maison, ce grand chêne à l'angle des chemins qui se croisent à deux cent mètres de chez nous, les jeux d'extérieurs de Clara disséminés dans le jardin... mais où est-ce ? Proche de quelle ville ? Parmi tous les noms qui me viennent à l'esprit, il n'y en a pas un seul qui me convainque ? Je pourrais aussi bien m'user les pattes en courant vers le Nord alors que je vivais à cent kilomètres au Sud !

Je dois me calmer. Calmer ma peur et ma frustration de ne pas pouvoir me faire comprendre ni me faire aider. Il faut que je trouve moi même la solution. Je sais que la réponse se trouve quelque part dans mon crâne. Il faut seulement que je puisse l'en extirper. Il faut du calme. Je dois absolument trouver le moyen de ralentir le sang qui hurle dans mon corps. Il faut que je bloque cette queue qui vit son exaspérante vie d'agitée permanente ! Si au moins je pouvais être sûr de la direction dans laquelle aller ? Je me couche, la queue coincée sous le poids de mon corps. Il faut que je détende mes muscles, que j'oublie les mouches qui me harcèlent pour laisser revenir toutes les images.

Pitié ! Pitié, mon cerveau ! Aide-moi. Dis-moi où les retrouver !

■ TOBOGGAN 4

Les hommes ne me comprennent pas et les chiens me fuient ! Ou bien m'attaquent ! Il savent que quelque chose en moi est différent. Rares sont ceux avec lesquels j'ai pu vraiment parler jusqu'à présent. D'ailleurs entre chiens, on ne parle pas vous savez. Pas au sens où les Hommes utilisent ce mot. Mais on se comprend. Par un ensemble de signes, de postures, d'odeurs, de frémissements. À moins que ce ne soit directement de la transmission de pensée ? Je ne sais pas exactement comment cette chose là fonctionne ! Mais le résultat est que le plus idiot des chiens livre sur lui des informations d'une épaisseur suffisante pour bien l'identifier, le cerner, comprendre sa personnalité et même parfois ses expériences passées... Les chiens sont assez transparents, d'une certaine façon. Mais moi j'ajoute à cela une part sombre : ma part d'Homme assurément, qui tour à tour intéresse mes congénères ou bien les rend fous d'agressivité ! Le plus souvent ils s'enfuient mais pas ce matin ! Aux abords d'une ferme j'ai été attaqué par trois bas rouges. Ils étaient envahis d'une telle rage que je n'ai compris aucun d'entre eux. Je trottinai sur le bas côté de la route en direction de Barleville, là où j'habitais autrefois avec ma fille et ma femme, quand ils ont surgi. Pas la peine de parlementer ou d'échanger des odeurs de reconnaissance, il fallait

courir. Mais ces trois là avaient de la ressource. Je ne leur ai échappé que grâce à une ruse d'homme ! J'ai profité de l'arrêt d'un petit camion de maçon pour sauter à l'arrière et salut les amis !

J'ai retrouvé le nom de Barleville hier dans mes songes. La cathédrale, la grande place, les rues encombrées de voitures, les magasins et les usines à la périphérie et puis la petite route qui s'échappe en pleine campagne, qui conduit jusqu'à notre maison. Je me suis mis immédiatement en chemin. Si seulement je pouvais arriver à temps ! Avant que l'homme ne fasse du mal à Bjahn et à Clara... L'homme ? Le chien... ? C'est étrange, car depuis quelques jours, les images de mon passé sont de plus en plus limpides et en même temps je n'arrive plus à fixer exactement ce qui se passe avec cette menace : un homme s'attaque à ma femme et à ma fille ! Ou est-ce un chien qui les agresse ? Elles roulent dans le fossé, déchirées sous des coups de couteau... N'est-ce pas plutôt par les crocs d'un fauve ? Je deviens fou ! Fou d'inquiétude ! Je me dis que je vais les retrouver à temps, quoi qu'il arrive et que je vais également retrouver mon état antérieur. Me dresser sur mes deux pattes arrières. De nouveau debout sur mes jambes. Et serrer ces deux êtres que j'aime dans mes bras. Sortir enfin de cette situation impensable qui m'interdit le plus souvent de réaliser les projets que je conçois...

J'ai repris le petit trot. Deux heures encore avant d'arriver...

■ TOBOGGAN 5

Ligne droite. Plus loin, la route disparaît dans les arbres de la colline après une longue courbe. À gauche, le colza éclabousse l'œil de jaune jusqu'à l'horizon. À droite, un double rang de peupliers et de saules marque le serpentin d'une minuscule rivière qui aujourd'hui se gonfle entre les herbes hautes de ses berges. Les pluies des heures précédentes ont lavé le paysage. La chaleur n'est pas encore arrivée et la lumière possède une netteté rare. Quatre paires d'yeux contemplent ce miracle. De tous, sans doute la jeune Clara est-elle la moins bouleversée par la pureté de cette lumière de printemps, car elle souffre d'une légère myopie et d'un strabisme qui lui impose de porter des lunettes. L'un des quatre n'en dira rien, même s'il est celui pour lequel le parfum qui monte de la terre et celui pour lequel la lumière produisent l'effet le plus spectaculaire. Le véhicule dévore l'espace. Dans quelques minutes, ils seront dans leur maison. Bjahn préparera du chocolat dans lequel elle ajoutera un zest d'orange que Clara suçotera pendant de longues minutes, après avoir pourtant dit « J'aime pas ! ». Ils feront visiter la maison à leur nouveau compagnon qu'ils ont probablement sauvé d'une mort certaine dans ce chenil qui puait la violence et l'abandon.

On ne sait pas pourquoi rien ne s'est produit comme il aurait fallu. Pourquoi après avoir fait sans dommage une dizaine de tonneaux la voiture s'est bloquée contre une vieille charrue abandonnée dans cette prairie ? Pourquoi la fillette a-t-elle été retrouvée à cent mètres de là, alors qu'elle aurait dû être attachée à son siège d'enfant ? Pourquoi le bras droit de la mère s'est-il coincé dans la boucle de la ceinture qu'elle ne portait cependant pas au moment où elle a été projetée ? Sans ce bras arraché elle aurait pu sortir parfaitement indemne de l'accident ! Pourquoi l'homme présentait-il une blessure à la nuque ressemblant à une morsure ? Il est toutefois possible que cette trace ne soit que le résultat de l'écrasement répété de sa tête et de son cou à chaque fois que la voiture rebondissait au sol. Et puis de toute façon le choc de son crâne contre la charrue l'a envoyé dans un coma pire que la mort.

Ils avaient emménagé deux ans plus tôt et ils étaient très gentils. La dame étrangère surtout. Elle conduisait sa petite fille à la crèche puis à l'école maternelle, avec toujours un mot aimable pour chacun.

Personne n'a vu l'accident.

Personne n'est passé par là.

Personne n'a remarqué si un chien courait sur la route en hurlant leurs noms.

■ L'HOMME QUI MANGEAIT DES HISTOIRES

Alors qu'il était assis sur la caisse de bois qui avait contenu autrefois du poisson séché, Édikas Zodziu eut envie de mourir. Il se leva, repoussa la couverture mitée qui fermait la cabane où il habitait et alla d'un bon pas se pendre à la branche d'un arbre qui poussait à côté de là.

Édikas Zodziu avait raté beaucoup de choses dans sa vie aussi ne fut-il pas tellement surpris quand il constata qu'il ratait son suicide. Quand la corde se tendit sur sa gorge, la douleur fut telle que le corps d'Édikas fut pris d'un grand tremblement et d'une intense agitation. Ce faisant la branche de l'arbre se rompit. Édikas se vit chuter au sol et rouler dans la pente de la falaise au bord de laquelle l'arbre avait pris racine. Il dévala dans le vide, entraînant derrière lui la corde et la branche qui finirent par se bloquer dans un buisson épineux qui prospérait sur une saillie de roche. Ce nouvel arrêt brutal faillit le tuer mieux que sa précédente tentative. Au bout de quelques instants il tira machinalement sur ses bras. La corde cessa de l'étrangler et il se hissa tant bien que mal sur la corniche. Il y resta allongé, sans plus pouvoir

bouger, contemplant le ciel vide, avec une grande douleur qui maintenant s'ajoutait à son chagrin.

Édikas Zodziu fut découvert a demi-mort trois jours plus tard par des jeunes gens qui s'adonnaient aux plaisirs de l'escalade. Il fut transporté à l'hôpital et il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas dormi dans des draps aussi blancs. Les médecins affairés qui parlaient de lui comme s'il n'avait été qu'une simple bûche lui permirent de comprendre qu'il s'était cassé à peu près tout ce que contient la gorge d'un homme. Les mots savants pour décrire ce gâchis n'étaient pas à la portée d'Édikas Zodziu, bien qu'il eût compris qu'il ne pourrait plus émettre un seul son et que s'il respirait encore, cette affaire devrait se régler en un endroit nouveau qui n'était plus ni son nez ni sa bouche... Ces deux informations ne le soucièrent pas. Il y avait bien longtemps qu'Édikas ne parlait plus avec personne. Quant à savoir s'il convenait de respirer par tel orifice plutôt que par tel autre, la chose le laissait profondément indifférent. Par contre la présence des murs immaculés de l'hôpital, les draps propres, les personnes bien mises qui se succédaient à son chevet et toute cette atmosphère d'opulence et de bonne santé donnaient à Édikas Zodziu une furieuse envie de boire un bon coup d'alcool, de déguster une pêche bien mure, d'avalier un hareng gluant et dégoulinant de saumure. Il en sentait la texture sous ses dents, le goût dans sa bouche, la saveur persistante

dans sa gorge. Édikas ne se souvenait pas d'avoir mangé depuis qu'il était ici. Il ne ressentait pas la faim. Seulement l'envie de la pêche, de l'alcool ou du hareng. Ses journées se consumaient sans jamais que la faim ne le tenaille et sans jamais que personne ne songe à lui apporter des fruits, une bonne bouteille de tord boyau ou un poisson bien mariné ! Alors devant cette totale absence des sensations de la faim qui l'avaient accompagné durant toute sa vie Édikas en vint à penser qu'il était mort et que ce décor trop beau devait appartenir à une quelconque arrière-salle du paradis ou du purgatoire.

Il lui paraissait impossible de communiquer avec les personnes qui passaient dans sa chambre. Les médecins le faisaient en coup de vent. Il n'imaginait pas pouvoir interrompre leur course. Les infirmières semblaient sans cesse débordées comme en témoignaient leurs chevelures défaites et les larges auréoles de sueur qui décoraient leurs blouses. L'aurait-il voulu qu'il ne pouvait les interpeller qu'en usant d'un langage de gestes approximatif, aussi Édikas reculait-il devant la difficulté qu'il pressentait.

Plusieurs journées mornes s'écoulèrent ainsi.

Puis il eut enfin le courage de retenir l'attention de la jeune fille qui passait deux fois par jour pour effectuer les menus services de chambre. Après qu'il l'eût interrogée par geste elle lui fit comprendre le mystère de son total manque d'appétit. Elle montra le

tuyau de plastique planté dans son bras auquel il n'avait prêté aucune attention. Elle mima en même temps le geste de la nourriture qu'on porte à la bouche. La jeune fille avait beau savoir qu'Édikas n'était pas sourd, elle s'était laissé emporter à lui répondre de la façon dont ce dernier l'avait interpellée. Elle en conçut une gêne certaine, pensant à celle qu'elle ressentait parfois lorsqu'elle entendait les médecins s'exprimer sans beaucoup de considération devant les malades. Une fois rentrée chez elle, Donoras Svajone constata que cet acte la tourmentait et elle décida qu'elle devait se racheter vis-à-vis du malheureux homme.

Le lendemain, elle se glissa dans la chambre d'Édikas Zodziu en dehors des obligations de son service. Elle le salua et entreprit de lui faire la conversation. Édikas l'écoutait, immobile dans son lit, apaisé par la voix bien timbrée de la jeune femme. Elle lui dit qu'elle pensait s'être mal conduite la veille et qu'elle espérait qu'il lui pardonnerait. Elle lui dit qu'elle travaillait depuis bientôt deux années dans cet hôpital, qu'elle faisait ce travail pour payer ses études mais qu'elle le faisait avec tout son cœur car elle voulait que les personnes qui souffrent trouvent à son contact des motifs de se sentir moins isolées et moins miséreuses. Édikas avait les yeux fixés sur la jeune femme et fut attiré par le sac à main qu'elle serrait contre elle et duquel dépassait un très gros livre à

l'épaisse couverture de cuir rouge. Il montra le livre du doigt levant en même temps un sourcil interrogateur.

- C'est pour mon travail à l'université, dit Donoras en sortant le livre du sac. Des contes ukrainiens...

Elle lui mit le livre entre les mains et observa Édikas qui le soupesait, le retournait, suivait du doigt les dorures incrustées dans la croûte du cuir, le caressait sans l'ouvrir avec ces gestes effarouchés que seules peuvent avoir des personnes peu familières avec la lecture. Il lui rendit le livre avec sur le visage une trace de mélancolie. Donoras demanda alors s'il voulait qu'elle lui lise une histoire et l'éclat qu'elle vit dans ses yeux lui donna la réponse.

- Je vais vous lire la lettre que les Cosaques Zaporogues ont adressée au Sultan Mehmet IV, empereur des Ottomans. Les Ottomans voulaient s'emparer du pays des Cosaques Zaporogues. Mehmet IV, en faisant valoir tous ses titres de gloire, leur avait écrit une lettre dans laquelle il leur demandait : « *à vous les Cosaques Zaporogues de vous soumettre volontairement à moi sans aucune résistance...* ». Donoras explique à Édikas que cette demande et sa formulation avaient fait hurler de rire ces solides guerriers et qu'ils décidèrent de répondre au plus puissant empereur qui ait jamais vécu sur terre sur un ton d'effronterie injurieuse...

Donoras lit la lettre des Cosaques à l'empereur.

Édikas est mieux que réceptif. Il est en alerte totale. Il est aux aguets. Son souffle est court, ses yeux larges prennent progressivement toute la place dans son visage. Cet homme qui a probablement plus de soixante ans ressemble maintenant à un enfant de huit ans se dit-elle en voyant le sourire éclairer la face ingrate d'Édikas.

- Toi, marmiton de Babylone, charretier de Macédoine, brasseur de bière de Jérusalem, enculeur de chèvre d'Alexandrie, éleveur de porcs de Haute et Basse Égypte, truie d'Arménie, giton tartare, bourreau de Kamenetz, raclure de Podolie...

Édikas sourit, tapote son ventre, agite ses jambes sous le drap blanc.

- Toi, le plus grand imbécile malotru de la terre et des enfers et devant Dieu lui-même ! Crétin, groin de porc, cul de jument, bâtard de boucherie, front pas baptisé : baise ta propre mère...

Édikas est aux anges. À la fois en raison de l'insolence réjouissante des cosaques, mais aussi parce qu'il voit en esprit la forme la plus concrète et la plus matérielle de chaque injure, parce qu'il imagine la tête de l'empereur recevant la lettre, parce qu'il est stupéfait du contraste absolu entre la voix douce, le visage gracieux et la sage posture de Donoras Svajone et ces mots de soudards qui sortent de sa bouche. Des mots moqueurs, inconvenants, indécents même...

Donoras termine la lecture de la lettre sur l'ultime

saillie des cosaques : « Nous n'écrirons pas la date car nous n'avons pas de calendrier. Mais le mois est dans le ciel, l'année est dans un livre et le jour est le même ici que chez toi. Alors pour cela tu peux nous baiser le cul ! ».

Édikas n'en peut plus de joie. Il sent son abdomen se gonfler de bonheur. Il a la tripe bienheureuse Édikas et il se sent repu, rassasié, presque ivre. L'histoire lui fait l'effet d'une nourriture riche et roborative qu'il aurait arrosée d'un bon gorgeon de gnaule. Son estomac distendu forme d'ailleurs une belle bosse qui gonfle le drap et lui dérobe la vue du pied du lit.

Donoras Svajone range le livre. Elle lui dit qu'elle repassera le jour suivant. Voudra-t-il qu'elle lui lise une nouvelle histoire ? Édikas fait signe que oui de la tête, des mains et surtout de son sourire éclatant.

Quelques jours encore et Édikas va beaucoup mieux. On l'informe qu'il devra quitter l'hôpital car les médecins ont besoin des lits pour d'autres malades. On a depuis plusieurs jours ôté les tuyaux plantés dans ses veines et ce matin les infirmières ont dévissé et retiré l'appareillage qui maintenait sa tête droite sur ses épaules. Il ne peut plus parler et maintenant qu'on l'a démaillotté de tous ses pansements, il constate qu'il un gros trou noir en haut de la poitrine par lequel l'air entre et sort avec le bruit d'une bouilloire. La veille au soir Donoras Svajone est

passée lui rendre visite à la fin de ses heures de travail. Avec un nouveau livre dans son sac. Avec une nouvelle histoire qu'elle lui a lue. Et comme à chaque fois, ce moment intense fut pour Édikas un festin duquel il est sorti rassasié. S'il y réfléchissait, Édikas pourrait se demander ce qu'il fait dans cet hôpital, allongé dans ce lit, car il n'y a en lui plus aucune des tensions qui l'avaient conduit à vouloir mourir. Édikas n'y pense pas, il jouit seulement de l'instant présent. Il n'a pas davantage de projet d'avenir qu'il n'en a eu de toute son existence mais il a la certitude que cette fois-ci, il n'en souffrira pas. Si le mot d'ataraxie pouvait être utilisé pour un homme qui jamais n'a entendu parler de Diogène ou de Socrate, ce serait cependant le juste terme pour décrire la sensation de plénitude légère dans laquelle il se trouve.

Et Édikas sortit de l'hôpital.

Plus démuné que jamais. Sans une chemise de rechange. Sans un sous en poche. Sans même savoir exactement à quelle distance il se trouvait de sa cabane de planches ni même sans savoir si elle se trouvait à l'Est, à l'Ouest, au Nord ou au Sud de la ville. Mais le temps était doux et les friselis de vent qui s'entortillaient autour de ses cheveux lui procurait un plaisir incomparable. Il marcha longtemps puis il s'arrêta enfin sur le banc d'un square et regarda les oiseaux qui menaient une sarabande folle à la

recherche de miettes de nourriture tombées des casse-croûtes des travailleurs ou des goûters des enfants. Et la pensée le figea d'un coup sur place, le glaçant d'effroi : il ne verrait plus Donoras Svajone ! Il ne pourrait plus l'entendre lui lire des histoires. Donoras ne lui avait donné aucune adresse ni aucun moyen de la joindre. Il n'avait pas pensé à le lui demander. Si ça se trouvait, elle ignorait même qu'il avait quitté l'hôpital ce matin. Plus il y songeait et plus Édikas Zodziu prenait conscience que ne pas voir la jeune femme serait, un peu plus tard dans la journée, une terrible épreuve pour lui. Ces pensées tournaient à une allure folle dans la tête d'Édikas qui marchait de long en large dans le square, troublé, agité, faisant de grands moulinets de ses bras, grognant des sons inaudibles, ne sachant pas s'il devait porter ses pas à droite ou à gauche, le tout sous le regard de plus en plus inquiet des mères de familles qui le dévisageaient sans aménité.

Il décida de rebrousser chemin pour tenter de retrouver l'hôpital et d'y attendre Donoras Svajone. Il se perdit plusieurs fois, attendit longuement, l'aperçut enfin qui sortait du grand bâtiment alors que les dernières lueurs du jour s'étaient déjà éteintes. Ne pouvant l'interpeller en raison de sa gorge brisée, il courut après elle, faisant un large crochet pour pouvoir l'aborder de face et se planta devant elle, tout sourire. Donoras Svajone ne sembla pas surprise de le

voir. J'ai appris que vous étiez sorti ! Vous allez bien ? Et elle lui prit le bras, l'entraînant dans sa direction à elle. Ils quittèrent bientôt les faubourgs de la ville pour entrer dans les rues plus éclairées. Voulez-vous boire un chocolat ? demanda-t-elle. Je n'ai pas soif ni faim, tenta d'expliquer Édikas mais je veux bien m'asseoir.

Édikas pensait : je n'ai ni faim ni soif, je voudrais juste entendre une histoire. Édikas réalisait que depuis au moins cinq jours qu'on lui avait retiré le tuyau enfiché dans le bras il n'avait rien mangé de la nourriture solide qui lui avait été apportée. Aujourd'hui encore, alors qu'il avait marché une grande partie de la journée, il n'éprouvait qu'une seule envie, celle de voir Donoras Svajone ouvrir un livre rouge, celle de l'entendre lire une histoire et pas d'avalier un brouet, un ragoût et moins encore un chocolat !

Donoras lui lut un conte qui racontait l'histoire d'un homme allant au marché de la ville à la demande de son épouse, mais dont la stupidité gâchait irrémédiablement tout ce qu'il faisait, jusqu'à ce qu'il se fasse botter les fesses et expulser. Puis ils quittèrent le café et elle l'accompagna encore jusqu'à un vaste bâtiment, en lui disant qu'il devrait revenir là le lendemain matin, qu'il y trouverait tout ce dont il pouvait rêver et plus encore. Donoras Svajone le salua et rentra chez elle, le laissant seul, la tête

renversée en arrière, à contempler l'immense bâtisse sur la façade de laquelle étaient gravés des mots qu'il ne parvenait pas à déchiffrer : Bibliothèque Municipale.

Édikas Zodziu dormit devant la porte d'entrée de la bibliothèque et fut réveillé au matin par les services de nettoyage qui le forcèrent sans ménagement à quitter sa couche improvisée. Il vit rentrer des hommes et des femmes de tous âges dans ce lieu mais ce n'est qu'en voyant entrer des groupes d'enfants conduits par leur professeur qu'il se décida à se faufiler entre les deux battants de l'immense porte de fer forgé. Édikas fut d'abord étonné par la qualité de silence qui régnait dans ce lieu mais il le fut plus encore quand il comprit pleinement que, dans la grande salle où il venait de pénétrer, les murs, hauts de quatre mètre et davantage, étaient faits entièrement avec des livres. Des échelles couraient tout autour de ces murs et des employés montaient sans cesse pour compléter un trou par-ci avec un livre qu'ils avaient apporté ou bien au contraire, creusaient un vide par-là dans un des mur, emportant avec eux l'ouvrage qu'ils venaient d'y prélever.

Édikas continua son exploration prudente et fut attiré par le bruit d'une voix féminine qui parvenait distinctement jusqu'à lui. Par la porte ouverte d'une petite salle, Édikas pu voir un groupe d'enfants assis en cercle autour d'une femme brune qui lisait à voix

haute. Édikas s'avança sur la pointe des pieds et s'assit en tailleur un peu à l'écart du groupe, à un endroit d'où il pouvait parfaitement voir et entendre. Il ne se souvint pas par la suite du contenu précis de l'histoire qu'avait lue la conteuse mais il peut encore dire aujourd'hui que ce fut le meilleur petit déjeuner qu'il avait jamais pris de toute sa vie.

Quand les enfants furent partis avec leur professeur la conteuse Pasako Tojas, car tel était son nom, demanda à Édikas qui il était, ce qu'il faisait là. Il y avait dans son ton une certaine réprobation, due certainement à la façon dont Édikas était vêtu. Il le savait bien et savait également qu'il ne pouvait rien y faire. Édikas était pauvre comme Job, n'avait aucune ressource et ne pourrait sans doute jamais changer quoi que ce soit à cette situation ni au regard que les gens portaient sur lui. Il tenta toutefois de passer à Pasako Tojas le message de sa gratitude et du plaisir qu'il avait eu à l'écouter. Édikas faisait des progrès de jour en jour en langage gestuel, mais malgré tout la femme le regardait d'une étrange façon. Elle alla d'un pas vif à un bureau placé dans un angle de la pièce, y prit un rectangle de carton qu'elle lui mit dans la main. Allez à cette adresse, dit-elle en tapotant la carte. Vous demanderez Grazus Knyga de ma part. Allez ! Filez maintenant...

Grazus Knyga s'était inventé le métier de lecteur professionnel. Chaque jour, dès le lever du soleil il se transportait d'un bout à l'autre de la ville, tirant derrière lui une grosse caisse de bois où il avait fixé des roues de bicyclette. Parvenu à un tel ou tel angle de rue qui lui plaisait il grimpait sur son estrade de fortune et lisait des histoires à l'intention de celles et ceux qui voulaient bien s'arrêter pour l'écouter.

La toute première chose par laquelle il débutait ses journées étaient les nouvelles du monde, tirées du journal qui sortait tout frais de l'imprimerie. Les nouvelles du monde étaient rarement bonnes aussi Édikas Zodziu ne rejoignait-il Grazus Knyga qu'une fois cette première lecture achevée. Et puis, se disait Édikas, je n'ai jamais été un homme matinal ! Je prends mon petit déjeuner sur le coup de huit heures et c'est bien suffisant. Car c'était bien cela qu'Édikas faisait. Le matin il prenait un petit déjeuner copieux en écoutant la première lecture de Grazus Knyga qui consistait le plus souvent en de brèves nouvelles, des contes ou en histoires courtes. À midi, il s'offrait un festin sous la forme d'une grosse et belle tranche de roman que Grazus Knyga lisait parfois sur plusieurs semaines. Le soir, il n'y avait presque pas de mot pour décrire les agapes d'Édikas qui se situaient entre pleine bombance et balthazar. Écouter Grazus clamer des poèmes, réciter des épopées en vers, donner des pièces de théâtre où il jouait tous les personnages en

contrefaisant sa voix était un festin de roi. Certains jours, Grazus Knyga était rejoint par Pasako Tojas, la femme brune de la bibliothèque. Et tous deux rivalisaient alors de talents en multipliant les récits, églogues, bouts-rimés, épigrammes, fables, romances, poèmes et quatrains...

Édikas sortait de ces soirées repus, l'œil brillant, la tête enfiévrée et l'estomac gonflé comme celui d'un bourgeois ! Car la chose était devenue définitivement claire : depuis qu'il avait tenté de se supprimer, Édikas se nourrissait en mangeant des histoires ! Finies les courses folles pour attraper un quignon de pain, finies les douleurs de ventre qui n'en finissent jamais et que l'eau de vie de basse qualité ne parvient pas à apaiser. Édikas se nourrissait de contes, de légendes, de philosophies, d'histoires grandes et petites ! Et des histoires, il y en a partout, si l'on veut bien se donner la peine. Elles sont innombrables pour ceux qui savent lire ! Et pour ceux qui comme lui ne le savent pas, elles sont encore très nombreuses car les gens sont généreux quand il s'agit de partager une histoire. Ce n'est pas comme avec le pain, le vin ou la viande où il faut prier, pleurer, geindre, menacer, mendier ou pire, travailler, pour avoir sa part, si congrue soit-elle. Pasako Tojas et Grazus Knyga étaient des gens généreux. Ils ne comptaient jamais leurs efforts et ne refusaient jamais de lui offrir quatre vers ou une tirade bien troussée.

Malheureusement Édikas Zodziu fit de cette découverte un tel usage qu'il en devint insatiable. Il ne pouvait se réfréner. Il suivait Grazus Knyga dans ses pérégrination au travers la ville, mais aussi il poussait la porte de chaque endroit où quelqu'un lisait quelque chose. Il réussit à s'introduire dans certaines classes d'école, pour écouter des maîtres faire des cours à leurs élèves. Il connaissait les horaires de toutes les messes basses et hautes qui se donnaient dans la ville de même que les cérémonies des temples ou des synagogues où il venait entendre les lectures de la bible, de la torah ou des évangiles. Il parvint par malignité, à se glisser dans l'antichambre d'un notaire et assista à la lecture des testaments, chose qu'il regretta car il en fut indisposé pendant plusieurs jours ! Il assistait aux mariages et aux enterrements. Il entrait dans des magasins et demandait qu'on lui lise les notices collées sur les boîtes de conserve aussi bien que les modes d'emploi d'appareils ménagers dont il n'avait aucun besoin... Il continuait d'avoir recours aux autres pour se procurer ce qui lui servait de nourriture. Édikas aurait sans doute du faire l'effort d'apprendre à lire, mais ne l'avait pas fait. Il avait d'abord pensé avec justesse que cet échange qu'il entretenait avec d'autres hommes ou d'autres femmes constituait un enrichissement pour chacun d'eux.

Progressivement, il en vint à n'accorder que peu

d'importance à la qualité de l'échange avec ceux qui lui faisaient la lecture, retenant surtout le fumet et les qualités gustatives de ce qui lui était donné. Puis, indubitablement il y eut une part de roublardise dans ce qu'il entreprenait, dès lors qu'il usait de stratagèmes pour s'introduire ici ou là aux fins de dévorer et dévorer encore toutes sortes de lectures.

Tant et si bien qu'Édikas Zodziu en devint obèse !

En l'espace de quelques mois il vit pousser devant lui un ventre démesuré qui ralentissait la marche qu'il faisait chaque jour à travers la ville avec Grazus et qui surtout le fatiguait. De plus en plus souvent, on le voyait assis sur un banc public ou sur les marches d'un bâtiment, en train de reprendre son souffle - en train de longuement digérer et, aurait-on dit, de ruminer ! Dans les premiers temps, Édikas avait avalé tout ce qui se présentait à lui. Goulûment, sans aucun discernement. Un jour qu'il avait appris les qualités d'estomac que l'on prête aux autruches il se vit avec amusement dans le costume de cet étrange oiseau. Tout comme l'autruche Édikas ingurgitait tout ce qui passait à sa portée ! Il ne recrachait rien. Il conservait tout en lui et en concevait même une certaine fierté. Pourtant à se voir tel qu'il était devenu, Édikas comprenait que quelque chose avait tourné de travers. Hélas, il ne savait pas quoi. Il se traîna misérablement durant des semaines jusqu'au jour où une idée

limpide lui traversa l'esprit. Il fallait qu'il aille voir Donoras Svajone. Elle saurait lui dire ce qu'il convenait de faire. Il l'attendit pendant près d'une semaine à la porte de l'hôpital car elle ne travaillait pas tous les jours. Quand il la vit enfin, elle fut surprise de son apparence. Elle lui dit Édikas, il faut que vous retourniez dans votre petite maison de planches. Là bas vous regarderez les arbres et le ciel et les oiseaux et la course du soleil. Et vous penserez à toutes les histoires que vous avez entendues.

Il remercia Donoras Svajone et quitta la ville le jour même.

Depuis ce jour, Édikas Zodziu habite dans sa cabane de planches, près de l'arbre planté sur la lèvre de la falaise. Il s'assoit sur la caisse de bois qui avait contenu autrefois du poisson séché et puisant dans sa mémoire, il raconte aux oiseaux qui passent par là les histoires qu'il a dans son ventre. Il ne se souvient pas de toutes celles qu'il a entendues autrefois mais il a appris à enjoliver celles qui lui plaisent le plus et celles qui réjouissent le plus son auditoire. Édikas s'allège en même temps que la saveur de ses histoires grandit. Il pense souvent à Donoras Svajone et en lui, s'élabore un conte qu'il formulera un jour, qui la mettra en scène et qui dira son éblouissement.